

n'abrutir dans la servitude ; et le Prophète Roi ne faisait qu'exprimer, sous une image vive et simple, une pensée éminemment politique, quand il disait il y a près de trente siècles : " Si Dieu ne garde la cité, c'est en vain que veille à ses portes, celui qui est " préposé pour la défendre." *Nisi dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Vous avez dans ce texte, Messieurs, tout le sujet dont je viens vous entretenir. Ainsi, la Religion, base et fondement unique du bonheur de la Société, voilà toute ma pensée ; développons la un peu. Si je suis un peu long, c'est que le sujet est immense.

Toute Société tend à sa perfectionnement, parce que toute Société tend au bonheur, et le bonheur, pour la société comme pour l'homme, n'est que la tranquillité de l'ordre, et par conséquent la perfection. Partout où il y a désordre, il y a malaise, inquiétude, effort pour arriver à un état plus parfait. La société qui souffre, cherche à se placer dans un état meilleur, et on reconnaît qu'elle y est parvenue, au calme intérieur, à la paix profonde dont elle jouit. Aussi, l'Ecriture Sainte, qui propose les plus sublimes vérités sous des images familières, afin de les mettre à la portée des esprits les plus faibles, annonçant au peuple juif une félicité qui comblerait pleinement ses désirs, dit ; " chacun s'assiera sous sa vigne et sous son figuier, et personne ne troublera son repos." *Et sedebit vir sublus vitem suam, et sublus ficum suam, et non erit qui deturbet.* (Mich. ch. 4, v. 4.)

Le repos, résultat de l'ordre, est donc le bonheur des peuples, et une société où règnerait un ordre parfait, jouirait d'un repos parfait. Or, sans la Religion, tout est désordre. Pourquoi ? Parce que Dieu ayant tout créé pour lui, il s'en suit que l'essence de tout ordre est de tendre à Dieu. L'ordre dans nos pensées, c'est de le connaître ; l'ordre dans nos actions, c'est de le servir par l'ensemble des actes de tout notre vie.

S'il est sur la terre une institution qui rappelle les hommes à une origine commune et à une même immortalité ; une institution qui établisse parmi les hommes un heureux concert de services et de bienfaits, qui leur répète sans cesse qu'il est beau de se sacrifier pour ses frères ; une institution qui ne veut pas qu'il y ait de misérables dans son sein qui ne soient consolés, point de pauvres qui ne soient secourus, point de faibles qui ne soient protégés ; une institution dont tous les exemples et toutes les maximes soient une continuelle leçon de dévouement, de sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt général ; une institution enfin qui fasse un précepte à ses membres de s'aimer les uns les autres, et qui renferme dans ce seul mot tout le sommaire de sa loi : cette institution n'est pas autre chose que la Religion sainte que nous professons ; et elle convient souverainement à un peuple pour qui l'amour de la Patrie n'est pas un vain nom. C'est au milieu du vrai Patriotisme et des sentiments généreux qu'il enfante, qu'elle prend son essor ; c'est là qu'elle trouve de vrais disciples ; c'est là qu'elle n'enseigne pas en vain ses sublimes vertus. Car qui est-ce qui maintient la société, si ce n'est l'observation des devoirs que la religion impose ? C'est elle qui assigne à chaque particulier les devoirs qu'il a à remplir dans les différentes conditions où il se trouve placé ; et tout le monde sait, que c'est du concours de tous les efforts séparés, mais dirigés vers un centre commun, que résulte l'ordre public ; que c'est l'harmonie de tous les biens particuliers qui forme le bien général.

Que l'homme public sacrifie le bien général à son ambition ; que le magistrat prostitue ses jugements à

l'iniquité ; que le négociant fonde ses spéculations sur la fraude ; que l'artisan quitte le travail pour croupir dans l'oisiveté : on verra la Société languir d'abord, et bientôt se dissondre. L'oubli de la vertu a toujours été le terme de la prospérité des Empires. Or, la vertu ne se perd jamais dans un Etat, où les saintes règles de l'Evangile seront observées. Car tout ce que la loi politique impose d'obligations, la loi chrétienne en fait des devoirs religieux. C'est elle qui inspire aux grands et aux riches la bienfaisance, aux petits et aux pauvres la résignation ; c'est elle qui rend les maîtres, humains, les serviteurs, dociles et obéissants ; par elle, les époux deviennent fidèles ; les pères attentifs et vigilants sur leurs enfans ; les enfans soumis et respectueux envers leurs parents. Elle inspire au magistrat l'amour de la justice, au depositaire des deniers publics, l'incorruptible intégrité, le goût du travail à l'artisan, à tous l'éloignement du luxe et de la débauche. Que la loi divine soit gardée, et toutes les lois de la terre auront leur exécution, sans qu'il soit besoin d'y employer l'appareil des prisons et des tortures. Par la raison des contraires, on peut dire sans crainte de se tromper, que les crimes se multiplieront dans une Société, en raison de l'affaiblissement de la Foi. Oui, on peut l'affirmer en toute vérité, si la Religion perdait tout-à-fait son empire, dès ce moment on devrait s'attendre à voir renaître tous les maux dont le Christianisme a été le remède. Quel serait alors l'état de la Société ? d'un côté les vices devenus plus audacieux, enfantant tous les genres d'excès ; de l'autre les moyens répressifs et conservateurs ne se trouvant plus que dans les institutions humaines, il ne faudrait rien moins que des lois de fer pour enchaîner la fureur des passions ; à la place des autels, il ne faudrait plus que des cachots ; au lieu de pasteurs, des soldats ; au lieu de l'Evangile, un code de supplices. Oui, un peuple sans Religion est un peuple absolument indisciplinable. Allez dans un pays où la Religion n'exerce point son empire pacifique ; là, vous serez assuré de voir régner le plus affreux despotisme ; là, vous chercherez en vain le moindre vestige de véritable Liberté : c'est pour les peuples sans Foi que sont faits les Tyrans.

Les philosophes de l'antiquité avaient au moins entrevu cette vérité par les seules lumières de la raison. Écoutez ici Socrate : " L'ignorance du vrai Dieu, disait-il, est pour les Etats la plus grande des calamités ; et qui renverse la Religion, renverse le fondement de toute Société humaine." " Cherchez un peuple sans Religion, — a dit un auteur Protestant (Hume) — et si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère pas beaucoup de la brute." La Religion, dit un auteur moderne (M. de Bonald), met l'ordre dans la société, parce qu'elle seule donne la raison du pouvoir et du devoir ; et un célèbre orateur Français (le Comte de Montalembert) a dit tout récemment cette belle parole : il n'y a que ceux qui sentent ce qu'on doit à Dieu, qui puissent comprendre dans toute son étendue le devoir envers la Patrie. Tout le monde connaît ce mot de Rousseau : " Jamais état ne fut fondé, que la Religion ne lui servit de base." Tant il est vrai, que chez l'homme même le plus impie, lorsque les passions se calment, la vérité reprend tout son empire.

Oui, tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'homme comme individu et comme membre de la société, est le résultat de l'enseignement de la Foi. N'est-ce pas la Religion, qui a donné à l'Europe cette belle civilisation qui n'eut pas de modèle dans l'an-